QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 332 1er Novembre 1910 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

UN PROBLÈME DE HAUTE PSYCHOLOGIE

Hantés ou Hanteurs ?

La discussion très courtoise, engagée entre M. Léon Denis et moi, qui vient de m'attirer une réponse documentée de l'éloquent apôtre du spiritisme, reçoit des faits un éclaircissement subit.

M. Léon Denis écrivait :

« M. Jules Bois me demande fort aimablement d'ajouter à mon article de l'*Echo* quelques considérations sur la proposition suivante : « La nécessité constante d'un médium et cette loi que le fait métapsychique résulte de lui, s'accomplit en lui et par lui ».

« M. Jules Bois n'exclut pas l'intervention possible de causes plus profondes, mais que ce soit auto-suggestion, suggestion ou intervention de forces étrangères, toujours, à son avis, le véhicule est l'être humain vivant.

« Cette proposition, pour être exacte en bien des cas, ne me semble pas devoir être généralisée. Le professeur Lombroso, après une minutieuse enquête sur les phénomènes de hantise, a dit (Voir *Annales des Sciences psychiques*, février 1908) :

« Dans les maisons hantées, où l'on voit se mouvoir tout à coup, vertigineusement, des bouteilles, des tables, des chaises, etc., *personne ne voudra parler d'influences de médium*, puisqu'il s'agit souvent de maisons inhabitées où ces phénomènes se produisent parfois pendant plusieurs générations et même pendant des siècles. »

Et voilà que le *Populaire* de Nantes (1), à propos du « magasin hanté » qui a été examiné à Nantes avec tant de zèle, vient apporter à ma thèse la confirmation qui d'ailleurs ne manque jamais de m'être octroyée chaque fois que les faits ne sont pas déformés par l'imagination ou la fraude. Le professeur Lombroso, cité par M. Léon Denis, et qui ne fut que très passagèrement une autorité scientifique (sa théorie du criminel né étant reléguée depuis longtemps parmi les vieilles lunes) fut en sa vieillesse un déplorable observateur des phénomènes métapsychiques.

Ses professions de foi tapageuses, dénuées de tout esprit critique, n'ont eu aucun résultat utile. En tout cas, il s'est lourdement trompé pour les maisons hantées, où *il est au contraire toujours question de médium* (2).

Un autre rédacteur du *Populaire*, M. Antoine, dont l'article a été reproduit dans le numéro précédent rappelle d'après le chapitre IV du *Miracle Moderne* (maisons hantées) les phénomènes récents qui, *tous sans exception*, depuis qu'ils sont observés avec soin, nous démontrent la nécessité du médium Le Dr Grasset, M. Maxwell, le Dr Le Bon, que j'ai longuement cités, et moi, nous sommes ici parfaitement d'accord. Je ne reviendrai pas sur certains cas tout à fait décisifs et que M. Antoine rappelle d'ailleurs.

(1) 21 septembre 1910.

(2) Gaston Mery constate aussi maintes fois la nécessité du médium pour la maison hantée.

* * *

Constatons d'abord que l'aspect des maisons hantées a évolué avec les siècles et l'état d'esprit des hommes. M. Lang, un psychologue distingué, cite un cas qui date de l'an 856 (1). Comme vous le voyez, les maisons hantées ne sont pas une invention moderne. Mais autrefois les esprits se plaisaient à visiter les vieilles ruines, ils traînaient leurs linceuls et leurs chaînes dans les corridors des châteaux silencieux; leurs gémissements plaintifs réclamaient des messes (2); s'ils exprimaient leurs griefs à quelque visiteur nocturne (celui-ci avait toujours, disposés sur sa table, un livre de prières et un pistolet), c'était dans un langage poétique et solennel. Et ils affectionnaient les douze coups du beffroi comme heure des confidences. Aujourd'hui le prodige affecte des apparences plus prosaïques et moins grandioses. Nos revenants sont devenus beaucoup plus mal élevés et bruyants. Ils n'attendent pas le recueillement de minuit pour commencer leur concert de cris, de coups frappés, d'ustensiles décrochés et mis en branle. S'ils parlent, ce n'est plus dans un langage ossianique et fleuri, mais plutôt avec le vocable des Halles et l'exclamation chère à Cambronne. Au lieu de réclamer des messes, ils mena-

(1) Il y eut des maisons hantées sous l'ère païenne; et il faut reconnaître que presque toujours, même alors, quoique le spiritisme ne fût pas inventé, c'est aux esprits des morts qu'on attribuait ces mystérieux fracas. Superstition profondément populaire que cette croyance en la visite assidue de certains trépassés là où ils ont vécu autrefois.

(2) Dans un étrange poème du XVe ou du XVIe siècle, correspondant pour le catholicisme au « livre des morts » des Egyptiens, et intitulé « le Pèlerinage de l'âme », l'auteur, un moine, suppose que certains châtiés du Purgatoire, au lieu de subir le supplice du feu, restent attachés aux lieux où ils commirent leurs crimes et ne reprennent leur liberté que par des cérémonies du culte et après suffisante expiation.

cent, injurient, se vantent de faire déguerpir les curieux ou de leur infliger une peur mémorable.

Cependant un fond reste le même ; et c'est cela qui montre la part de réalité autour de quoi l'imagination a tissé sa toile de merveilles. Une part du phénomène physique est immuable. Les craquements, les soupirs, les chutes de pierres, les mouvements des meubles, les projections de vaisselles et d'autres objets n'ont pas changé ; même on pourrait dire qu'ils se sont accentués davantage de nos jours, comme si les revenants étaient devenus plus positifs, à l'image de ceux chez qui ils reviennent.

Lisez les récits modernes des maisons hantées. Pour ma part, j'en ai examiné quelques-unes à la campagne et à la ville ; et j'ai toujours été frappé de l'extrême matérialité et, j'oserai dire, de la grossièreté de ces manifestations. Elles n'en sont, il est vrai, que plus frappantes ; une lèchefrite qui, toute seule, descend les escaliers comme une personne est bien plus faite pour stupéfier un brave citoyen de la troisième République que les plus subtiles expériences de clairvoyance ou de pressentiment.

***

Eh bien, me dira-t-on, quelle explication trouvez-vous pour ces faits extraordinaires ?

Tout d'abord, la mystification pure et simple, soit intéressée, comme lorsqu'on veut déprécier un immeuble, soit combinée dans un but de divertissement. Les sceptiques de parti pris et les observateurs superficiels s'en tiennent à cette explication sommaire et qui ne saurait à coup sûr embrasser tous les cas.

Les spirites prétendent, eux, que ce sont les défunts qui viennent, dans les maisons hantées, témoigner de leur survivance.

Les occultistes et les théosophes formulent une hypothèse plus complexe et plus raffinée. Pour eux, il existe, en dehors du plan physique, le « plan astral ». Ce plan astral serait le lieu où évoluent non seulement les âmes des morts, pas encore délivrées des illusions terrestres, mais toutes les coques, tous les vêtements psychiques abandonnés par les esprits en s'élevant à d'autres régions. Ces débris d'âmes — si j'ose m'exprimer ainsi — ces « élémentaires » comme on les nomme d'après le glossaire mystique, sont des causes de dissolution, de trouble, de désordre. En se diluant pour se refondre dans le tout universel, galvanisées par des souvenirs de vie personnelle — ces larves tentent un dernier effort, un assaut suprême. C'est à elles que nous devrions ces phénomènes violents, d'une intelligence obscure et d'une incohérence manifeste... Mais l'ingéniosité des occultistes va plus loin encore. Ils supposent que ce plan astral possède des individualités autonomes qu'ils appellent « élémentals ». Ces élémentals, on les définit ou bien des forces cosmiques encore inconnues ou bien des pensées plus ou moins malfaisantes. Ces pensées, séparées de leur origine toute humaine, vivraient à part sur le plan astral... Ce peuple bizarre et disparate, mi-conscient et plutôt malicieux, qui rappelle les formes fantastiques et les monstres des « Tentations de saint Antoine » ou des « Sabbats » des peintres flamands, serait le fauteur des plaisanteries burlesques, si fréquentes dans les maisons hantées.

En somme, nous aurions affaire, d'après les occultistes, à des demi-morts ou à des demi-vivants.

***

LE MÉDIUM HANTEUR

Tout cela est à la fois poétique et fascinant ; mais il semble que l'imagination y ait une part importante. Les étudiants des « sciences métapsychiques » examinent le problème des maisons hantées avec un esprit beaucoup plus positif. Ils ont fini par découvrir qu'il ne se produit une rumeur ou un mouvement d'apparence inexplicable, que si, dans l'ambiance du prétendu miracle, évolue une personne spécialement nerveuse (généralement une femme ou un enfant). Elle en est la condition indispensable. Nous l'appellerons le « médium hanteur ». — La petite bonne ou le gamin, par exemple, joue dans les maisons hantées un rôle prépondérant. — Partout où les revenants font leur sabbat, il existe un être en chair et en os, sans lequel ils ne pourraient rien accomplir. Enlevez cet agitateur, le calme est rétabli ; faites-le revenir, tout le vertige recommence.

Voilà un point acquis et il a son importance capitale. « Sans « médium » pas d'esprit, d'élémental ou de larve. »

J'entends en la circonstance par médiums ces natures d'une sensibilité telle qu'elles deviennent des accumulatrices de fluides et aussi des radiatrices, des explosives. Elles concentrent puis dispersent des forces ambiantes ou personnelles, électriques ou psychiques.

Dès lors, on respire, nous ne sommes plus à louvoyer autour d'un au-delà insondable et irritant ; nous tenons l'occasion du prodige, qui est toujours un être humain.

La question des maisons hantées est donc provisoirement sinon radicalement tranchée par cette formule :

***

Il y a des maisons hantées, mais ce ne sont pas des morts ou des invisibles qui les hantent. Des vivants, malades et déséquilibrés, causent tous les désordres par des ruses soit conscientes, soit inconscientes, — ou bien par les secousses anormales de leurs forces physiques et psychiques : sensibilité, motricité, sonorité, intelligence désordonnée, qui s'exacerbent aux fissures de tempéraments nerveux démolis et de personnalités désagrégées.

Je serais même assez porté à croire que certains gros problèmes de la métapsychique, tels que les maisons hantées par exemple, trouveront leur solution dernière dans les prodiges de la physique. Défalcation faite des terreurs hallucinatoires, des illusions et des mensonges qui relèvent de la psychologie, les phénomènes les plus déroutants des « maisons hantées », ou mieux des « médiums hanteurs », apparaissent similaires aux anomalies de l'électricité animale dont les pouvoirs n'ont pas été suffisamment définis. Il est plus que probable que ces prodiges solennellement attribués tout d'abord à des esprits, c'est-à-dire à des intelligences

« délivrées de la matière », ne relèvent que de la tératologie physiologique et, je le répète, des anomalies de la physique. Manifestations d'énergies incohérentes, dont l'être humain n'est pas maître, mais qu'il produit dans certaines conditions, difficiles à préciser.

***

L'histoire assez commune des femmes électriques, — les baraques foraines l'exploitent par des simulations qui correspondent à des faits réels, mais rares et épars — est remplie de prodiges analogues à ceux des maisons hantées. Les livres sacrés de tous les pays fourmillent d'exemples vénérés de prophètes, d'yoghis, s'enveloppant d'un feu spécial, doués d'attraction, de répulsion et de plusieurs autres prérogatives électriques. De Cornélius Agrippa jusqu'à Arago, nous possédons une série ininterrompue d'excellentes observations sur l'électricité humaine, susceptible de produire non seulement les mouvements d'objets sans contact mais encore la lévitation ou l'élévation des corps au-dessus du plancher et de la terre.

De telles « monstruosités », je ne veux retenir que cette constatation : Les phénomènes physiques de la métapsychique sont dus à des forces, physiques aussi, dont notre organisme est le foyer et l'origine — comme les phénomènes psychiques, prétendus « merveilleux » et paraissant extérieurs à nous, sont les émanations de la force psychique qui est en nous, qui est nous-même.

***

Ce qui est exact pour les maisons hantées l'est aussi pour tous les autres phénomènes métapsychiques. Nous aurons l'occasion de le prouver, lorsque l'actualité nous en fournira aussi l'occasion.

JULES BOIS.

Le budget de Mélanie de la Salette

Ayant été mis dans la confidence de la retraite de Mélanie lorsqu'elle vivait cachée à Cusset, et ayant appris indirectement son intention de quitter la France, je lui écrivis pour lui demander si l'on pouvait lui venir en aide pour la décider à rester.

Voici quelques extraits de la lettre qu'elle me répondit le 2 juin 1904 :

« ..... *Soyez donc béni, Monsieur, pour toutes vos charités de dévouement pour faire passer les plaintes, les menaces et les châtiments du Ciel à tout le peuple de Marie : je prie doublement pour vous, très cher Monsieur.*

« *Parlons franchement devant la Majesté du Très-Haut : J'ai ni plus ni moins de six cents francs de rente par an; cela serait suffisant pour l'Italie, où il n'y a pas de chauffage, et où une personne de service bien payée ne dépasse pas 5 francs le mois, nourrie, logée et blanchie, cela s'entend; tandis qu'en France, pour l'hiver, je dépense près de cent francs de bois, 300 francs de loyer, que j'ai payé ces jours-ci, sans compter les contributions des portes et fenêtres et mobilières, qui, l'année dernière, ont été de 97 francs et des centimes. En Italie, une femme qui vit seule avec une personne de service ne paye rien. Mais la raison principale qui fait que je retourne en Italie,* contre mon gré, c'est. . . . .

« *J'aime beaucoup ma chère France malgré ses nombreuses défaillances, je la quitte avec larmes, mais en esprit, je reste avec mes vrais amis, et je les suis dans leurs vicissitudes.*

« *Actuellement, ma nouvelle habitation dans le fond de l'Italie est arrêtée; j'avais écrit que je pensais partir à la fin de mai; étant seule pour faire mon déménagement, je n'ai pas encore terminé... Que le Bon Dieu soit béni de tout et que sa sainte et adorable volonté soit faite sur la ruine de la mienne.*

« *Donc, très cher Monsieur, vous savez tout maintenant, et qu'en Italie, avec ce que vous savez que j'ai, je puis vivre largement, tout en ayant une personne avec moi, vu mon grand âge et que ma vue ne me permet plus de raccommoder ni faire aucun ouvrage manuel. Je vous suis très sincèrement reconnaissante, très cher Monsieur, pour tout le charitable intérêt que vous me portez avec un si affectueux dévouement; je ne vous oublierai jamais dans mes faibles prières.*

« *Notre pauvre déviée France n'écoute pas plus les miséricordieux enseignements de la Reine des Anges qu'elle ne pratique la Loi de Dieu et les maximes de l'Evangile, ce sont donc les châtiments qui peuvent seuls la réveiller de sa criminelle léthargie. Notre Seigneur, parlant à ses disciples, leur dit : « Allez, enseignez partout; si on vous reçoit, restez et annoncez le règne de Dieu, et si l'on ne vous reçoit pas (si on ne vous croit pas), sortez de ce pays et allez dans un autre!* »

« *Agréez, ..., le plus profond respect de votre très reconnaissante infime servante inutile.* »

« MÉLANIE CALVAT, *Bergère de la Salette.* »

Il résulte des chiffres indiqués par elle dans cette lettre, qu'il lui restait 103 francs par an pour les vêtements, la nourriture, et tous les autres frais accessoires, Il est vrai que, suivant l'abbé C..., à qui je dois de l'avoir connue, elle vivait sans nourriture. Elle ne mangeait un peu que pour dissimuler son état mystique extraordinaire, et la nourriture l'incommodait plutôt, comme contraire à son état de spiritualisation.

Elle savait tout ce qui se passait au loin sans qu'on le lui dise, et ce que contenait un livre sans l'ouvrir.

Le jour où je la visitai, elle répondit à diverses questions relatives à des personnes qu'elle ne connaissait nullement, et sans même que je lui dise leurs noms. Pourtant, on ne peut pas dire qu'elle lisait ma pensée, car elle me dit certaines choses qui étaient contraires à ce que je pensais. Elle semblait regarder quelque personnage invisible pour nous, et transmettait nettement, clairement, et sans indécision, la lumière qu'elle recevait de lui.

L'abbé C... m'a, d'ailleurs, cité des faits nombreux qui corroboraient cette impression que j'ai rapportée de cette visite dont je me souviendrai toujours. H. L.

Le Merveilleux en Roumanie

Avant que ce peuple roumain — si vite civilisé et si prospère sous le sceptre d'un grand roi et d'une reine admirable — soit tout à fait européanisé, avant que des événements qu'il est aisé de prévoir l'aient mis au premier plan de l'actualité, jetons un regard à ses sylphes et à ses fantômes que le bruit du canon achèvera de faire évanouir.

Le Merveilleux roumain est un confluent, comme d'ailleurs la langue roumaine. A leur propre fonds païen de croyances et de pratiques superstitieuses, les *Romeni* ont joint celles des peuples voisins et des peuples envahisseurs. Et les Tziganes leur ont apporté, comme un bouquet de fleurs vénéneuses à l'avant de leurs chariots, un peu de sorcellerie hindoue.

Les *Strigoï* habitent les ruines, la maison abandonnée, le bouquet d'arbres isolé sur la lande. Vampires qui n'entretiennent leur néfaste vie nocturne qu'en suçant le sang des vivants, ils sont plus dangereux que leurs camarades de ténèbres, les Staffii, lutins pervers. Les Staffii peuvent être apaisés par des présents et par des soins. Il suffit de renouveler chaque jour leurs provisions de bouche et de ne pas oublier que le samedi est leur jour d'ablutions. Le paysan roumain ne manque pas de mettre à leur portée un grand bassin d'eau limpide.

Les *babas*, fées méchantes, tourmentent les hommes et les animaux. Au contraire des strigoï et des staffii, leur puissance cesse la nuit. Aussi redoublent-elles de malice à l'approche des ténèbres. C'est elles qui soufflent sur une contrée les épidémies, elles qui rendent les vaches stériles et les bœufs languissants. La plus redoutable des babas, la « mère Sara » se manifeste surtout le mardi. A son nom redoutable, pas un paysan roumain qui ne tremble.

On peut, du reste, faire alliance avec ces mauvaises déités et se servir d'elles pour ruiner et tuer ses ennemis. Je me garderai bien de révéler au moyen de quelles incantations et de quelles pratiques damnables, — pour des motifs de convenance que tout le monde comprendra — et aussi parce que je ne crois pas qu'on soit bien fixé sur ce point !

Les prêtres connaissent aussi le secret des envoûtements et des sortilèges. Au moins leurs rudes paroissiens en sont-ils persuadés. On raconta à Lancelot, dont le voyage en Roumanie est fort intéressant, cette terrible histoire :

Un prêtre ayant logé des militaires en marche s'aperçut après leur départ que ses économies, enfouies dans une cachette à la tête de son lit, avaient été enlevées. Il se rendit au cimetière, prononça l'invocation convenable à la circonstance en fichant en terre un long couteau et rentra chez lui attendre les événements. Peu après, en effet, des soldats vinrent le chercher pour qu'il donnât les secours de la religion à un des leurs, qui se mourait, frappé d'une violente hémorragie : c'était le voleur. Il restitua au prêtre la somme enlevée ; celui-ci lui pardonna son crime, pria pour lui et, le voyant mort, alla retirer son couteau du cimetière.

* * *

Les ballades et les légendes (que la poésie de Carmen-Sylva a si heureusement rajeunies) sont pleines de monstres ailés, de dragons terribles habitant les cavernes, où ils gardent des trésors et même de belles princesses enlevées. Mais bien plus intéressant que ces fabuleux reptiles est le simple petit serpent privé, l'hôte du foyer, *serpi de casa*. Le paysan roumain l'entoure d'un respect idolâtrique, voit en lui la divinité et le fétiche de sa maison. C'est un cas curieux de nagualisme collectif.

« Un de mes amis, raconte Michelet, s'arrêtant chez une paysanne de Transylvanie, la trouva tout en larmes. Elle venait de perdre son fils, âgé de trois ans. — Nous avions remarqué, dit-elle, que tous les jours l'enfant prenait le pain de son déjeuner et s'absentait une bonne heure. Un jour je le suivis et je vis dans un buisson, à côté de l'enfant, un grand serpent qui prenait sur ses genoux le pain qu'il avait apporté. Le lendemain, j'y conduisis mon mari qui, s'effrayant de voir ce serpent étranger, non domestique et peut être malfaisant, le tua d'un coup de hache.

« L'enfant arrive et voit son ami mort. Désespéré, il retourne au logis en pleurant et criant : *Pouïu !* (c'est un mot de tendresse qu'on donne à tout ce qu'on aime et qui signifie littéralement : cher petit oiseau.) — *Pouïu !* répétait-il sans cesse. Et rien ne pouvait le consoler. Après cinq jours de larmes, il est mort en criant : *pouïu* ! »

On sait, en effet, que la créature humaine liée par un sortilège bizarre au sort d'un animal ne survit pas à son nagual. *L'Echo du Merveilleux* a publié plusieurs études sur le nagualisme ; Michelet n'a vu là que la « sensibilité naturelle de ce peuple ».

Le Roumain croit à l'influence des astres. Il est persuadé qu'un fil mystérieux relie chaque homme à une étoile et que celle-ci, dans le vaste éther, reflète et présage tous les événements de la vie d'un obscur malotru. Si l'homme est menacé de quelque malheur, son étoile se voile (*se intuneca*) ; elle tombe dans l'espace au moment où il expire (1).

D'autres superstitions viennent du fond riant de l'antiquité païenne. La paysanne qui vient remplir sa colitza à la fontaine ne manquera pas de souffler à la surface et de répandre un peu d'eau à terre, comme une libation à la naïade de la source. Si deux personnes se rencontrent après une absence et que l'une complimente l'autre sur sa bonne mine, celle-ci crache vite à terre et se signe pour conjurer les déités jalouses.

* * *

Parmi les innombrables légendes roumaines, l'une des plus émouvantes est celle de l'église d'Argis. La voici, d'après une vieille ballade que j'abrège beaucoup.

« Le long de l'Argis, sur un beau rivage, passe Négru Voda avec ses compagnons, neuf maîtres maçons et Manol, dixième, à tous supérieur. Ensemble ils vont choisir un bel emplacement pour bâtir un monastère.

(1) Ubicini. Lancelot.

« Voici qu'en chemin ils font rencontre d'un jeune berger jouant de la flûte : « Gentil berger, joueur de doïnas, tu as remonté le cours de l'Argis avec ton troupeau ; tu as descendu le cours de l'Argis avec tes moutons ; n'aurais-tu pas vu un mur inachevé, un mur délaissé dans un vert fouillis de noisetiers? — Oui, prince, j'ai vu un mur inachevé, un mur délaissé et mes chiens se sont élancés en hurlant à la mort. »

C'est sur ce pan de mur au sinistre mystère que le redoutable Négru Voda (Rodolphe le Noir) met à l'œuvre ses maçons. Ils travaillent de bon cœur, mais chaque nuit le travail du jour s'écroule. Rodolphe le Noir, irrité, les menace de les faire murer tous dans les fondements du monastère. Alors Manol apprend par un songe que les murs s'écrouleront jusqu'à ce qu'ils aient juré d'y enfermer la première femme qui viendra vers eux le lendemain. Ils le jurent sans difficulté.

Or, quelle est la première femme que Manol aux aguets voit approcher le lendemain? C'est la sienne, la douce et belle Flora des champs ! Attentive, elle lui apporte son repas.



LA REINE DE ROUMANIE

« — Oh ! Seigneur, répands sur la terre une pluie écumante, que la plaine soit inondée pour que ma femme soit obligée de rebrousser chemin. »

Le Seigneur l'exauce, mais ni la pluie, ni le ruisseau enflé n'arrêtent Flora, ni le vent que Manol prie Dieu d'envoyer encore à son aide. La voici, souriante, ses tendres yeux fixés sur Manol.

Il la prend dans ses bras et la dépose comme par jeu sur le mur. « Reste là, ma belle amie, car nous voulons pour rire te murer. » Elle rit de bon cœur pendant que la muraille monte jusqu'à ses genoux et jusqu'à sa ceinture; puis elle prend peur : « Oh ! maître Manol, Manol, mon Manoli, assez de ce jeu fatal ». Silencieux, Manol bâtit toujours. Elle gémit : « Manoli, Manol, ô maître Manol, assez de ce jeu, car je vais être mère... Manoli, Manol, le mur se resserre et tue mon enfant, mon sein souffre et pleure des larmes de lait. » La douce voix pleurante se tait enfin, étouffée par l apierre.

Voici le monastère achevé, mais Manol semble vieilli de cent ans et comme foudroyé par la douleur. Rodolphe le Noir félicite ses dix maîtres maçons. « Avouez que toute votre science même ne pourrait construire un plus beau bâtiment ?... » mais eux pleins d'orgueil : « Certainement prince, nous pourrions construire une église plus belle encore.

— Bien, dit le prince irrité, qu'on brise les échelles et les échafaudages et qu'on les laisse mourir de faim là-haut ».

Eux, sans perdre la tête, se construisent avec des planchettes des ailes volantes ; mais hélas ! ils tombent et après leur chute sont changés en pierres. Manol, plus habile, réussissait dans sa tentative. Mais au moment où il prend son vol, une voix étouffée, une voix chérie sort des murailles neuves :

Manoli, Manol,
Le mur froid m'oppresse
Et mon corps se brise,
Et mon sein s'épuise,
Et ma vie s'éteint.

A ces mots, il pâlit, son esprit s'égare, son œil se voile ; il voit tout tourner, le ciel et la terre, et tombe du haut du toit. Du sol creusé par sa chute jaillira une fontaine aux eaux salées; ce sont les larmes de Manol et de Flora qui donnent à ces eaux ce goût singulier.

La Reine Carmen Sylva a recueilli beaucoup de ces légendes, dans les *Contes du Pélesh*, dédiés au poète Aleczandri, qui, lui-même, en avait mis beaucoup en ballades, dans ses *Poésies populaires*. Et l'on ne peut mieux finir un article sur le Merveilleux roumain qu'en s'inclinant devant cette souveraine à la grâce si jeune sous ses cheveux blancs, et qui, par sa beauté, sa bonté, son génie poétique et artistique, est apparue aux Roumains comme une princesse de légende, détachée d'un vitrail.

GEORGE MALET.

CHRONIQUE HUMORISTIQUE

Le Poids de l'âme

On m'a toujours dit que le *Temps* était un journal très grave, qui, plus encore que tous ses autres confrères, se ferait un horrible scrupule d'altérer la vérité. Or voilà ce que je viens de lire dans les colonnes de cette feuille austère à la rubrique « *Etats-Unis* » :

« Cinq médecins de Boston viennent, après six années « d'expérience, d'arriver à la conclusion que l'âme humaine « est une substance matérielle, et d'en déterminer le poids.

« En pesant les corps de leurs clients immédiatement « avant et après la mort, ils ont constaté une diminution « de poids variant de 14 grammes 175 à 28 grammes 350. « Cette différence représenterait le poids de l'âme. »

Ceci me paraît puissamment raisonné. Ces médecins d'Amérique sont des hommes d'un sens rassis. Du moment que leurs malades pesaient moins, tout de suite après leur mort, qu'ils ne pesaient avant, c'est que quelque chose ne se voit pas. Donc, c'est l'âme. Voilà ce qu'ils affirment, et que voyez-vous à leur répondre ? En ce qui me concerne, je puis seulement vous dire que s'ils essayaient d'abuser de mes derniers moments pour me porter sur une bascule, je réunirais tout ce qui me reste de forces pour leur envoyer un coup de pied quelque part, car je tiens à mourir tranquille. Mais j'avoue que cette manifestation ne prouverait rien contre leur théorie ; et ils en profiteraient pour faire croire aux peuples que j'avais, de mon vivant, un mauvais caractère. Il ne faut jamais se brouiller avec les médecins. Je consens donc à discuter avec la gravité qui convient l'importante découverte des médecins de Boston.

Tout d'abord, il importe de remarquer que ces illustres et savants docteurs n'ont pas toujours, dans leurs expériences, trouvé le même nombre de grammes. Certaines âmes seraient, par conséquent, deux fois plus lourdes que certaines autres. La première idée qui m'est venue est que celles-ci étaient chargées du poids hideux de leurs péchés.

Mais j'ai ensuite réfléchi qu'il était bien, bien dangereux de décider si vite, et qu'il ne fallait pas calomnier à la légère de pauvres âmes que je mettrais en peine. Pourquoi ces âmes ne seraient-elles pas, au contraire, des âmes fortes, vigoureuses et pleines de vertus ? Pourquoi, au contraire, celles qui sont légères ne devraient-elles pas leur légèreté à leur insouciance et à leur insuffisance, à leur manque des qualités les plus indispensables pour faire un honnête homme? Et, ici, je me permets de blâmer la méthode expérimentale des cinq docteurs de Boston. Comment n'ont-ils pas songé à peser, d'une part, les âmes de quelques citoyens d'une moralité reconnue, et, d'autre part, celles de quelques coquins avérés? Nous saurions, maintenant, à quoi nous en tenir.

De plus, quelles expériences ont-ils instituées sur les animaux ? Toutes les personnes qui ont des chiens auxquels il ne manque que la parole ; celles qui considèrent l'éléphant comme un animal plein d'une sagesse plus qu'humaine ; celles qui se figurent que le corbeau connaît l'avenir ; celles qui, décidément, ne veulent pas croire que l'anguille préfère être écorchée vive, seraient infiniment heureuses d'avoir enfin trouvé une base inébranlable à leur croyance. Et notez que cette croyance n'a rien de spécifiquement contraire aux enseignements religieux. Car saint Thomas d'Aquin, dans sa *Somme*, dit que les animaux ont une âme « d'une certaine sorte ». On a donc le droit de chercher à savoir de quelle sorte.

Ce n'est pas tout. Du moment que ces médecins, après six années de patients travaux, ont découvert que je possédais de 14 à 28 grammes d'âme, je désirerais savoir pourquoi l'âme pèse si peu. Je suis obligé de porter partout dans la vie, tel que la nature m'a fait, 67 kilos. Et là-dessus, mon âme, la partie essentielle de moi-même, ne compterait que pour la deux cent soixante-huitième partie ?

Je vous supplie de considérer que c'est injuste. Ma seule consolation, c'est que j'ai un voisin qui passe cent kilos et se trouve, par conséquent, encore bien moins partagé que moi. Mais elle est mince. Et, puisque l'âme, d'après ces hommes de génie, est une chose matérielle, peut-être pourrait-on la nourrir, augmenter son volume et sa puissance, la sortir, enfin, de cet état d'infériorité où elle se trouve vis-à-vis du corps, infériorité dont je n'arrive pas à prendre mon parti, et qui m'explique pourquoi j'ai commis tant de sottises dans mon existence. Qu'est-ce que vous voulez faire avec une âme de 28 grammes ? Toutes les fois qu'elle vous gêne, qu'elle prétend vous donner des scrupules d'honnêteté, vous imposer la sobriété, la bonté, la charité, la pudeur, on l'envoie promener. Hélas ! je comprends, maintenant. Je comprends ! Mon âme est une mouche attelée à une charrette, et quand cette charrette est sur une mauvaise pente, la pauvre mouche a beau tirer en sens contraire, c'est elle qui est entraînée. Arrivée en bas, elle est toute meurtrie, et même je me demande si elle n'est pas restée en route.

Oui, je me demande si elle n'est pas restée en route ! Rien n'est plus facile à perdre, hélas ! nous le savons tous par expérience, qu'un objet qui ne pèse pas plus qu'une lettre sur laquelle nous aurions mis deux timbres de dix centimes. Et il faut garder cela toute sa vie ? Se garder pur, immaculé, sans souillure, sans froissements. Il ne doit pas y avoir moyen !

Enfin, ces savants singuliers, puisqu'ils savent que l'âme existe, pourquoi n'ont-ils pas essayé de la retenir, au moment où elle s'en allait ?

Ils vous disent : « Elle est partie. » Voilà tout. Alors, qu'est-ce que j'y gagne? Un tel défaut de prévoyance et d'initiative me paraît indigne d'Américains. Mais que voulez-vous? Avant d'être Américains, ils sont médecins. Ils vous disent comment on meurt, ils ne vous en empêcheront jamais. Et après tout, s'ils prétendaient vous en empêcher, ils se moqueraient de vous. Je crains même qu'avec cette histoire du poids de l'âme, ils n'aient déjà commencé.

Je le crains d'autant plus qu'un autre médecin, qui n'est pas de Boston, mais de Paris, vient de me dire que ce qu'ils avaient pris pour le poids de l'âme était celui de l'air contenu dans les poumons, définitivement expiré, et de l'oxygène perdu par les globules du sang.

Voulez-vous que je vous dise ? J'aime mieux ça : 28 gr. au maximum, pour mon âme, c'est trop ou ce n'est pas assez.

PIERRE MILLE.

A PROPOS DU JOUR DES MORTS

L'ÉVOCATION DU PROPHÈTE SAMUEL
PAR LA PYTHONISSE D'ENDOR



LA PYTHONISSE D'ENDOR FAIT APPARAITRE AU ROI SAUL L'OMBRE DU PROPHÈTE SAMUEL
(Tableau de Salvator Rosa, *Musée du Louvre*. Cliché du *Journal de l'Université des Annales*.)

Pouvoir évoquer les morts, afin d'en obtenir des révélations surnaturelles, c'est un des plus vieux rêves de l'humanité. On y arrive par la pratique d'une science qui s'appelle la nécromancie, science difficile, mais que nous n'avons pas le droit de déclarer imaginaire, puisque dans la Bible, au vingt-huitième chapitre du livre des *Rois*, nous voyons Saül, à la veille d'une bataille contre les Philistins, se rendre, sous un déguisement, chez une nécromancienne, la pythonisse d'Endor, qui, par ses conjurations, fait apparaître devant lui le spectre du prophète Samuel. Et, tout comme Macbeth, Saül apprend ainsi que le royaume sera bientôt arraché de ses mains parce qu'il a commis un crime, — celui de ne pas exterminer tous les Amalécites, selon la volonté du Seigneur, — et que la couronne va passer à David et à la postérité de David.

AUGUSTE DORCHAIN.

CHRISTINE

Une étoile d'or là-bas illumine
Le bleu de la nuit, derrière les monts ;
La lune blanchit la verte colline :
Pourquoi pleures-tu, petite Christine ?
Il est tard, dormons.

— Mon fiancé dort sous la noire terre,
Dans la froide tombe, il rêve de nous.
Laissez-moi pleurer, ma peine est amère ;
Laissez-moi gémir et veiller, ma mère :
Les pleurs me sont doux.

La mère repose, et Christine pleure,
Immobile auprès de l'âtre noirci.
Au long tintement de la douzième heure,
Un doigt léger frappe à l'humble demeure :
— Qui donc vient ici?

— Tire le verrou, Christine, ouvre vite :
C'est ton jeune ami, c'est ton fiancé.
Un suaire étroit à peine m'abrite :
J'ai quitté pour toi, ma chère petite,
Mon tombeau glacé.

Et cœur contre cœur, tous deux ils s'unissent.
Chaque baiser dure une éternité :
Les baisers d'amour jamais ne finissent.
Ils causent longtemps ; mais les heures glissent,
Le coq a chanté.

Le coq a chanté, voici l'aube claire ;
L'étoile s'éteint, le ciel est d'argent.
— Adieu, mon amour, souviens-toi, ma chère !
Les morts vont rentrer dans la noire terre
Jusqu'au jugement.

— O mon fiancé, souffres tu, dit-elle,
Quand le vent d'hiver gémit dans les bois,
Quand la froide pluie aux tombeaux ruisselle ?
Pauvre ami, couché dans l'ombre éternelle,
Entends-tu ma voix ?

— Au rire joyeux de ta lèvre rose,
Mieux qu'au soleil d'or le pré rougissant,
Mon cercueil s'emplit de feuilles de rose ;
Mais tes pleurs amers dans ma tombe close
Font pleuvoir du sang.

Ne pleure jamais ! Ici-bas, tout cesse ;
Mais le vrai bonheur nous attend au ciel.
Si tu m'as aimé, garde ma promesse :
Dieu nous rendra, amour et jeunesse,
Au jour éternel.

— Non ! je t'ai donné ma foi virginale ;
Pour me suivre aussi, ne mourrais-tu pas ?
Non ! je veux dormir ma nuit nuptiale,
Blanche, à tes côtés, sous la lune pâle,
Morte entre tes bras !

Lui ne répond rien. Il marche et la guide.
A l'horizon bleu le soleil paraît.
Ils hâtent alors leur course rapide,
Et vont, traversant, sur la mousse humide,
La longue forêt.

Voici les pins noirs du vieux cimetière.
— Adieu, quitte-moi, reprends ton chemin,
Mon unique amour, entends ma prière !
Mais Elle au tombeau descend la première,
Et lui tend la main.

Et, depuis ce jour, sous la croix de cuivre,
Dans la même tombe ils dorment tous deux.
O sommeil divin dont le charme enivre !
Ils aiment toujours. Heureux qui peut vivre
Et mourir comme eux !

LECONTE DE LISLE.

L'AMANTE DU NÉCROMANT

A M. Léonce de Larmandie.

« Je viens de t'évoquer, ô Stryge, par l'antique
Formule ; dans ma chambre a palpité ton cœur
Invisible, et je sens ta présence mystique,
Plus errante et plus vaporeuse qu'une odeur.

Nulle vivante n'a pénétré dans mon âme
Aussi profondément que ton inanité ;
Peu m'importe la ligne et la forme et la femme,
Le Charme de la Mort me vaut toute Beauté.

La Caresse est suave où la chair est absente ;
O volupté des doigts impalpables dans l'air
Et des lèvres qui par le néant d'un éclair
Suscitent le frisson exquis de l'Epouvante !

T'ai-je connue en d'autres temps, en d'autres lieux ?
Es-tu l'Impératrice aux pourpres automnales,
La Sainte qui meurtrit son front pur sur les dalles,
La Grisette qui rit, le printemps dans les yeux ?

Ma chambre se remplit d'une vague aventure
De bras nus et de voix qui chuchotent l'espoir ;
Je sens l'enlacement sûr d'un mystère noir
Et tu vas m'expliquer l'existence future. »

JULES BOIS.

CE QUE DISENT LES MORTS AUX VIVANTS

A Frédéric Mistral.

Qui n'a pas entendu la voix douce et profonde
De ceux que nous aimions et qui nous ont aimés ?
Cette voix nous conseille et cette voix nous gronde.
D'où vient-elle ? De quels abîmes enflammés ?

Elle vient de plus loin que notre conscience,
Elle vient de là-bas où luit la vérité ;
Nous n'avons qu'un moment de force et de science,
Nous, les vivants, — les morts ont l'immortalité !

« Ecoute-les, et fuis le vertige ancien,
« La sagesse que tu cherchas dans ta folie
« Ne t'a laissé que doute et que mélancolie ;
« Et de tes voluptés il ne te reste rien.

« Ecoute-les, écoute-moi, je suis leur âme
« Qui s'est faite petite afin de vivre en toi.
« Ils sont ton origine et sa divine loi ;
« Eux, ils sont le flambeau et tu n'es que la flamme.

« Ce qu'ils veulent de toi n'est pas un effort vain ;
« Ne te grandis jamais au delà de tes bornes,



« SPEAK ! OH ! SPEAK !!! (PARLE ! OH ! PARLE !!!)
Tableau de Sir John Millais, *Royal Academy*).

Or voici la rumeur qui dans mon esprit monte
Ce soir d'abattement, de fièvre et de regret,
Où je fais de mes jours et de mes nuits le compte,
Où je pleure, tout seul et sans morgue, en secret...

« Homme sans m'écouter, tu suivis des mirages.
« Ton orgueil indomptable et fougueux t'a déçu.
« Tu n'as pas profité du grand bienfait reçu ;
« Et tu me dédaignas dans tes erreurs sauvages.

« Je suis pourtant la voix de ton sang précieux,
« La voix de ton passé qui prépara ta force ;
« Ta personnalité n'est qu'une frêle écorce,
« Mais l'arbre avec la sève appartient aux Aïeux.

« Ecoute-les : ils n'ont voulu que ta victoire,
« Et tous ils n'ont souffert que pour ton seul bonheur.
« Le Trésor qu'entassait leur avide ferveur,
« Ils n'en jouirent point, pour qu'il devînt ta gloire.

« L'ambition avec ses caprices énormes
« Ne conduit qu'au désastre obscur, sans lendemain.

« Qu'importent la science altière et l'aventure !
« Mieux vaut l'humble qui s'est dévoué sans orgueil,
« La vieille qui dorlotte un enfant sur le seuil ;
« Mieux vaut le paysan peinant pour sa pâture.

« Mais fidèle au devoir, fidèle à l'infini,
« Que le Superbe qui dans les astres sait lire,
« Et, mesurant le ciel en un docte délire,
« A négligé son cœur d'où l'Amour est banni.

« Crois, aime. Le labeur devient alors un charme,
« La vérité sourit à qui sait obéir ;
« Et, dans l'âme, une paix, que rien ne peut tarir,
« Fait un doux baume avec la plus amère larme. »

(*L'Humanité divine.*) JULES BOIS.

LA FÊTE DES MORTS
EN BRETAGNE

On a pu dire de la Bretagne, avec quelque raison, qu'elle est le pays par excellence de la Mort. Déjà, au temps de Pomponius Méla, les nautonniers de ses rivages avaient la réputation de conduire aux sombres bords les mânes des défunts, d'être de mystérieux passeurs d'âmes. Leurs descendants ont gardé, à un degré rare, le goût du surnaturel : les choses de l'autre monde les passionnent peut-être plus que les réalités de la vie présente, et l'on trouverait difficilement, parmi les nations civilisées, une autre race qui vive d'aussi près, en une communion aussi étroite, avec ses morts.

D'ailleurs, dans la croyance des Bretons, les morts ne sont jamais vraiment morts : ils sont « ceux qui s'en sont allés », et ils ne s'en sont pas allés loin. La maison de planches qu'ils habitent au cimetière est tout proche de leur ancien logis. Ils y dorment le jour durant et une moitié de la nuit, mais pour se réveiller à l'heure où, dans les chaumières et les manoirs, les vivants se sont endormis à leur tour. Ils se lèvent par grands essaims silencieux, frônt de leur pas muet les routes désertes. La nostalgie les prend de leur demeure, de leurs habitudes, de leurs travaux même d'autrefois. La mort n'a rompu aucune de leurs attaches terrestres. Les gens vous conteront à ce propos de singulières anecdotes. C'est un berger qui, chaque soir, vient renouveler la litière du troupeau qu'il menait paître. C'est un vieux fileur d'étoupe dont on entend ronfler le rouet sans le voir. Ce sont de fantastiques laboureurs qui ont été aperçus ensemençant de leurs mains vides, au clair de lune, de vastes étendues de landes où jamais grain n'a poussé.

Plus pressés sont les morts sur la terre, dit un adage breton, que les brins d'herbe dans les prés et que les feuilles flétries dans les douves. La nature immense en est peuplée, et non point seulement les tombes des cimetières. Leur multitude couvre et la terre et la mer. Ils sont dans le roulis éternel des vagues. Ils sont dans la plainte éparse du vent, ils sont dans la maigre touffe de genêt et dans le tronc bossué des chênes. Hier, un paysan, quêtant de porte en porte l'argent d'une messe pour le repos de ses défunts, m'a fait ce récit. Il rentrait un peu tard de sa journée. Nuit calme, sans un souffle. Il gravissait un chemin creux. Tout en haut de la crête, deux arbres isolés se faisaient face. Il ne fut pas plutôt dans leur ombre, que les branches se mirent à remuer : une force irrésistible le cloua au sol, et il fut contraint d'écouter ce dialogue :

« — Est-ce que tu n'as pas froid ! demandait, avec une voix d'homme, l'un des arbres.

« — Non, répondait l'autre, avec une voix de femme.

« — Moi, je suis glacé. Heureusement que je pourrai me réchauffer, ce soir. On fait des crêpes chez notre fils, et la braise sera longue à s'éteindre.

« — Tu ne grelotterais pas de la sorte, si tu ne m'avais grondée si souvent de ce que j'étais secourable aux pauvres. Je leur donnais, en carême, du beurre enveloppé dans une feuille de chou ; à Pâques, un morceau de viande enveloppé dans une feuille de papier. Chou et papier, depuis lors, me font comme un vêtement qui me tient chaud. »

Le paysan ne doutait point que les deux arbres ne fussent son père et sa mère, décédés au cours de l'hiver dernier. Que d'exemples du même genre j'aurais à citer ! C'est surtout à la Bretagne que s'appliquerait justement le *panta plêrê psuchôn* des philosophes antiques. Tout, en effet, y est plein d'âmes. Le monde des vivants y est noyé dans le lugubre foisonnement des morts. Les humbles y sentent autour de soi la perpétuelle pression des mânes, leur vigilance ou salutaire ou hostile.

On ne trompe point les défunts. Malheur à qui n'a point d'eux un constant souci ! Ils ont des façons terribles et raffinées de venger le moindre manquement à leur mémoire. La science du pardon ne s'apprend pas plus hors des frontières de cette vie qu'en cette vie même. De là toute une religion méticuleuse, féconde en prescriptions dont il importe de n'enfreindre aucune. Femme, ne balaye point ta maison après que les premières ombres de la nuit en ont touché le seuil : à chaque grain de poussière que tu fais voler, c'est peut-être une âme que tu expulses. Homme, ne t'attarde pas à fumer la pipe au coin de l'âtre : dehors, sous la pluie qui transperce ses os, ton ancêtre attend, le front collé à la vitre, que l'escabelle soit vide auprès du feu pour s'y installer. Vivants, vous avez pour vaquer à votre œuvre la lumière du soleil béni : laissez aux morts l'heure de ténèbres. La terre alors est à eux ; routes et champs, courtils et maisons leur appartiennent. Que si le mort, comme il arrive parfois, a besoin de l'aide du vivant, celui-ci ne doit avoir rien de plus pressé que d'obéir. Combien typique à cet égard la *gwerz* de « Dom Jean Derrien », un des fleurons de notre poésie populaire !

« — Dom Jean Derrien, vous dormez sur la plume douce. Il n'en est pas de même de moi. — Qui donc, à cette heure de nuit, fait ce vacarme à ma porte ? — C'est moi, votre mère, Dom Jean Derrien, celle qui vous a enfanté... — Ma pauvre petite mère, dites-moi, qu'est-ce donc, qu'est-ce donc qu'il vous faut ? — Autrefois, quand j'étais du monde, je fis vœu d'aller à Saint-Jacques d'Espagne. Longue est la route, lointain le terme du voyage ! — Ma pauvre petite mère, dites-moi, cela vous servirait-il, si j'y allais à votre place ? — Oui, cela me servirait, comme si j'y fusse allée moi-même. — Je vous viendrai donc en aide. Dussé-je mourir en chemin, j'irai. »

« Dom Jean Derrien disait à sa sœur : « — Ma sœur Marie, préparez-moi une douzaine de chemises, autant de mouchoirs pour essuyer ma sueur, car j'ai un long voyage à faire. »

« Sa sœur Marie, à ce discours, lui répondit : « — Maintenant que nous avons dépensé tant d'argent pour faire de vous un prêtre, voilà que vous songez à quitter le pays ? — Taisez-vous, ma sœur, ne vous fâchez point. Je vais à Saint-Jacques d'Espagne pour ma mère et la vôtre. — Restez à la maison, mon frère. J'enverrai un messager à votre place. — Messager à ma place ne partira point. J'ai

dit que j'irais : il faut que j'aille. J'irai, sachant d'ailleurs qu'au terme du voyage je mourrai... »

Toute la pièce est à lire. Qu'on se réfère pour la suite au recueil des Gwerziou... Ces pèlerinages accomplis au nom des défunts sont encore, en Bretagne, d'un usage fréquent. Ils se font d'ordinaire à des époques déterminées, principalement à Noël, à la Saint-Jean d'été, et, — cela va sans dire, — aux approches de la Toussaint. Ce sont là trois solennités qui représentent aux yeux des Bretons quelque chose comme les fastes de la Mort.

siste est une clarté spectrale, une « lueur de cierges invisibles », émanée de derrière l'horizon humain et sans doute, dans la pensée des croyants, du monde même où s'agitent confusément les morts.

Les cloches des paroisses, celles aussi des petits sanctuaires isolés sur les hauteurs ou au creux des vallons, se mettent à tinter. Le glas se répand de proche en proche, fait vibrer sa longue plainte à travers le silence des campagnes assoupies. Et ce sont alors, par les chemins, par les sentiers qui mènent des fermes aux bourgades, des



MACBETH DANS LA CAVERNE DES SORCIÈRES

Composition de Gustave Doré. (Cliché du *Journal de l'Université des Annales.*)

Je n'ai pas à revenir sur les rites funèbres propres à la cérémonie des feux de la Saint-Jean. J'ai déjà eu l'occasion d'en traiter dans ce journal. Et, quant aux coutumes de Noël, c'est un chapitre spécial qu'il y faudrait. Reste la Toussaint, debout à l'entrée des tristes mois d'hiver que les Bretons ont baptisés d'un nom si expressif : les mois noirs. Saison particulièrement mélancolique de ce pays d'Extrême Ouest, dans cette Armorique hérissée et sauvage que son ciel bas, ses brumes impénétrables, la violence des vents et l'infini sanglot de la mer enveloppent, si l'on peut dire, d'une horreur sacrée.

Le pâle soleil des déclins d'année éclaire quelquefois le matin du 1er novembre ; mais jamais, si l'on en croit la superstition locale, il ne brille au delà de midi. Sa face alors se voile, se recule, peu à peu disparaît dans les profondeurs mornes du couchant, et la seule lumière qui per-

défilés d'hommes, de femmes, d'enfants, qui se rendent à l'église pour la « vesprée noire », pour la pieuse lamentation en l'honneur des ancêtres. Tout ce peuple est grave, muet, oppressé.

Il se sent vaguement regardé par des yeux, par les yeux des âmes défuntes, des âmes pénitentes, dont le salut dépend de ses prières, et qui les épient, qui les dénombrent au passage, notant les visages qui manquent, les mauvais parents qui ne sont pas venus... Rien de plus saisissant que la cérémonie funèbre à l'église, dans une de ces antiques nefs bretonnes à demi enfouies en terre, ornées seulement de frustes images de saints aux noms barbares, et dont les voûtes effondrées, les murs moisis respirent une odeur de sépulcre. Mais ce qui est, — s'il est permis de s'exprimer ainsi, — d'une originalité toute primitive et quasi farouche, c'est, après l'office, la proces-

sion parmi les tombes, à travers les allées du cimetière, jusqu'au « charnier ». L'on compte peu d'églises en Bretagne qui ne soient flanquées d'un ossuaire. Il s'élève, le plus souvent, à l'ombre de très vieux ifs qui l'enserrent de leurs bras noueux. Là sont rangées, comme en un *columbarium*, les boîtes en forme de cercueil contenant les « chefs » des défunts qui ont dû céder leurs fosses, dans le champ du repos, à des cadavres plus récents. Parfois aussi (la chose est habituelle dans les cantons pauvres), ossements et crânes sont entassés pêle-mêle, en un désordre quelque peu shakespearien... La foule s'avance, clergé en tête, en un long serpentement noir, dans le gris ouaté du crépuscule ; le vent gonfle les surplis des prêtres, les mantes des femmes, hérisse les chevelures floconneuses des vieillards, attise les cires ardentes aux mains des enfants de chœur. Devant l'ossuaire, l'on s'agenouille, et l'assistance entonne une sorte d'incantation pleine à la fois d'angoisse et de fougue, et qui secoue les chanteurs eux-mêmes d'un inénarrable frisson. Il faut l'avoir ouïe, cette « ballade du Charnier », — *gwerz ar Garnel*, — il faut l'avoir ouïe dans quelque village perdu de la Montagne-Noire ou des monts d'Arrée, pour sentir jusqu'où peut aller la tristesse intense, la poignante, la sauvage mélancolie des hymnes de la Mort en pays armoricain.

Ce n'est là que le prélude de la fête. La fête proprement dite se célèbre à huis clos : elle est tout intime, toute domestique. La famille se réunit autour du foyer qui fut le premier autel dressé par la piété des hommes. Les membres absents ou dispersés sont revenus pour la circonstance. Les valets mêmes et les servantes ont leur place marquée dans ces solennelles assises, et aussi le petit pâtre que l'on ramasse souvent endormi à terre, au pied du banc où d'abord il s'était juché... La veillée commence après le repas du soir et se prolonge fort avant dans la nuit. Dès le début, elle revêt un caractère exclusivement religieux : ouverte par un *De profondis*, c'est par un *De profondis* qu'elle se termine. Toutes préoccupations profanes sont écartées. On devise des morts, et d'eux seuls. On évoque la figure qu'ils avaient, on refait leur généalogie, on cite leurs traits de vertu, de vaillance, de bonté. Histoires naïves et lointaines que chacun croit de son devoir d'embellir, rustiques oraisons funèbres où il se mêle toujours un je ne sais quoi de craintif. La conversation se déroule, lente, à voix assourdies, entrecoupée de brusques silences. Et si la flamme qui monte de l'âtre a des sursauts, si une rafale soudaine ébranle les vitres dans leurs châssis, ou encore si la fluette chandelle de résine, qu'une pince de fer fixe à l'angle de la cheminée, fléchit et menace de s'éteindre, une inquiétude fronce les visages, les yeux s'interrogent, car ce sont autant de signes annonciateurs des défunts... L'heure a sonné. Le plus ancien de la maison se met à genoux sur le parquet, la face tournée vers le feu, et débite les « Grâces des Morts », nommant chacun d'eux par son nom, et faisant suivre chaque nom d'une courte prière dont les autres, agenouillés comme lui çà et là sur l'aire de la demeure, marmonnent les répons. Et maintenant c'est aux femmes à prendre les dispositions suprêmes. Elles tirent de l'armoire une nappe aux franges fines, la mieux tissée et la plus blanche, en parent la table de la cuisine, aboutée à la fenêtre, et y apprêtent le couvert de « ceux qui doivent venir ». Une jarre de lait, quelquefois un pichet de cidre, un pain semi-seigle, semi-froment, des crêpes, des salaisons, des viandes fumées, tels sont les mets généralement adoptés pour le festin des âmes, dans les régions de plus en plus circonscrites où se pratique encore cette coutume, réminiscence affaiblie des *parentations* antiques.

Il m'a été donné, une année, d'assister à une de ces « Nuits des Morts », dans un misérable bourg du Ménez-Dû, et je me rappelle encore le ton pénétré dont la ménagère, la nappe dressée, murmura :

— ILS auront, je pense, tout ce qu'il LEUR faut !

Les mânes allaient certainement arriver. Cela ne faisait de doute, ni pour elle, ni pour les gens de son entourage. Déjà ils croyaient entendre au dehors, sur la terre mouillée, le bruit mystérieux de leurs pas... Naturellement, on ne reste point à les attendre. Un peu avant minuit, tout le monde est au gîte, la tête sous les draps, et, si l'on ne dort point, du moins on fait semblant. Malheur à qui tenterait de violer le lugubre incognito des âmes ! Il en serait cruellement puni. Ses yeux jailliraient de leurs orbites, et jamais plus il ne contemplerait la lumière du jour. On ne s'expose pas de gaieté de cœur à de tels risques... Cependant, tout n'est pas fini. Soudain, dans les profondeurs nocturnes, un chant lamentable retentit, une sorte de mélopée poignante, de glapissement désespéré. C'est la « Plainte des Ames » que des groupes de mendiants, hommes et femmes, vont, clamant de porte en porte, dans les villages, dans les hameaux, dans les fermes, dans la solitude même des routes et des carrefours.

« Nous venons, disent-ils, vous réveiller, si vous êtes endormis, afin que vous donniez aux défunts les prières qu'ils réclament. » Ils s'identifient avec ces défunts eux-mêmes, ils se plaignent en leur nom, gémissent sur leur détresse, sur le lit de bois pourri, avec un bouchon de paille pour traversin, qui est toute leur fortune, sur les douleurs dont ils souffrent, sur la tristesse d'être morts, sur la tristesse, plus grande, d'être oubliés. Comment rendre l'inexprimable sentiment d'angoisse qui vous refroidit tout l'être à entendre passer dans la nuit cette espèce de thrène breton hurlé par un chœur de pleureurs et de pleureuses invisibles ?...

Les morts, je l'ai dit, n'habitent pas seulement la terre, ils peuplent aussi l'immensité des eaux. La mer, comme parlent nos marins, n'est qu'un vaste cimetière breton. « Il y a plus de cadavres au creux des houles, qu'il n'y a de risées à leur surface. » Mais, les morts de la mer, les morts sans sépulture n'ont point, comme ceux de la terre, la faculté de *revenir*. Il leur est interdit de quitter l'abîme. Jamais ils ne revoient la maison qui fut la leur, ni le banc près de l'âtre, ni les meubles familiers. Une magie est dans les ondes qui les captive et les retient ; ils ne peuvent s'en dégager. Tout au plus s'il leur est permis de se rapprocher de la côte, et de se hausser jusqu'à mi-corps au-dessus des flots, pour jeter un regard vers les paroisses lointaines où tintent les glas de leur fête, mais où, hélas !

il leur est défendu d'aborder. Ils se débattent, crient, d'impuissance et de désespoir. Et c'est pourquoi, le soir de la Toussaint, la mer est pareille à « une soupe qui bout », c'est pourquoi le vent qui souffle de l'Atlantique semble une voix éperdue, une voix gigantesque toute pleine de sanglots.

Les mânes des « sombrés » n'étant pas libres de venir, les vivants, jadis, allaient à eux. On leur portait, au large, leur part de l'agape funéraire, on répandait sur leur tombe mouvante les prières d'usage en l'honneur des trépassés. La coutume existait encore, il y a peu d'années, à Douarnenez et dans les bourgades maritimes d'alentour. Au sortir de vêpres, les pêcheurs, groupés par équipages, descendaient au port où les bateaux flottaient, munis de leurs agrès, « parés » à prendre la mer. Et, sur leurs talons, débouchaient de toutes les ruelles des femmes en deuil, aïeules ou mères, filles ou veuves de marins péris, le lourd capuchon de leur mante rabattu sur le visage, les épaules couvertes d'un « ciré » d'homme, en prévision de gros temps. Au brun de nuit, tout ce monde s'embarquait. Parfois une flamme noire, un lambeau de châle était arboré à la pointe du mât. On gagnait la haute mer. « C'était, — m'a dit un témoin, — la plus étrange, la plus impressionnante des expéditions. Ni à l'aller, ni au retour, nous n'échangions une parole. Chacun priait à voix basse; les femmes égrenaient leur chapelet. On n'entendait que le grondement des eaux, la strideur des cordages, le monotone coup de sifflet des courlis. La nuit nous paraissait plus vaste que d'habitude et les nuages qui passaient, passaient, nous faisaient l'effet de grandes figures mystérieuses allant je ne sais où, vers l'Orient, d'une course hagarde et comme affolée. Quant à la mer, c'est à peine si nous osions y arrêter les yeux : nous la sentions vivante et menaçante, et sinistre; et si, par instants, des phosphorescences brillaient, il nous semblait voir s'allumer des prunelles. L'on voguait ainsi, en silence, jusqu'à la zone consacrée, à l'entrée de la baie, à mi-route de la pointe du Raz et du cap de la Chèvre. L'horizon qu'on embrassait était en quelque sorte constellé de phares, et l'on eût dit des lueurs de cierges funèbres autour d'un catafalque ondoyant et demesuré. Alors, on tombait à genoux au fond des barques, tandis que le patron demeurait debout, à l'avant, le dos appuyé au mât, et récitant d'une voix forte l'oraison des défunts. De toutes les embarcations, rassemblées là, presque flanc contre flanc, la même prière montait. Et cela faisait un bruit imposant, prolongé au loin par les immenses sonorités de la mer... »

C'est un commissaire de marine, à ce que l'on prétend, qui a mis fin à ces voyages expiatoires, en appliquant dans toute sa rigueur le règlement qui interdit aux femmes la navigation à bord des bateaux de pêche. Il y eut une émeute des « veuves de la mer », mais force n'en resta pas moins à la loi. Probablement les temps ne sont pas éloignés où, de même, l'on conduira au poste, pour tapage nocturne, les nomades chanteurs de la « Plainte des Ames ». Ce jour-là, en Bretagne comme ailleurs, c'en sera fini des revenants. Et peut-être se trouvera-t-il des gens qui le regretteront.

A. LE BRAZ.

Le Spiritisme en Chine

(Suite et fin (1).

Enfin le possédé se calme un peu. Il paraît transfiguré, et ses gestes semblent embrasser l'horizon. Il parle ; mais les mots que scandent ses lèvres appartiennent à un langage mystérieux que nul ne comprend. Parfois cependant cet ignorant, cet homme du peuple illettré, surprend ses auditeurs en s'exprimant correctement en langue mandarine, en Couan-Houa. Mais sa voix, d'abord posée, devient bientôt saccadée. Ses paroles sont entrecoupées de hoquets nerveux; ses mains s'agitent de nouveau d'une façon désordonnée. Il tend les bras, et par une mimique expressive, explique qu'il désire un objet tranchant, pour sa bouche. Le geste est compris par les assistants qui lui tendent un sabre. Aussitôt il s'en saisit, le porte à ses lèvres et d'un coup sec, se fait une incision sous la langue.

Le sang qui s'échappe de cette blessure est recueilli dans un bol. Le sorcier s'en sert comme d'encre, pour, à l'aide d'un pinceau ordinaire, tracer sur des feuilles de papier jaune des signes cabalistiques qui, aux dires des croyants, constituent des injonctions impérieuses contre les esprits malins.

Tandis qu'il écrit en hâte, les assistants n'hésitent pas à dérober quelques-unes de ces feuilles précieuses pour leur usage personnel. Cependant le sorcier a fini de griffonner. Alors se saisissant de toutes les feuilles maculées de son sang, il se lève et passe dans la chambre du malade. Celui-ci a été étendu à terre sur une natte. On a placé auprès de lui deux grands candélabres dans lesquels brûlent des cierges rouges. Tout autour de sa couche, on a jeté des papiers d'or et d'argent, on a jonché le sol de feuilles de prières.

Gambadant comme un fou autour du patient immobile, les mains croisées sur la poitrine, le sorcier hurle à pleine voix ; il jette une à une ses formules d'exorcisme ; dans une sarabande échevelée, fait un tapage extraordinaire.

Pour accroître la puissance de son exorcisme, des gens s'évertuent en même temps à frapper à coups redoublés sur des tamtams, des gongs, des cymbales, sur tout objet sonore quel qu'il soit et cette cacophonie sauvage, que complètent les cris poussés à qui mieux mieux par les assistants qu'entraîne le démoniaque sorcier, n'a d'autre but que de mettre en fuite l'esprit malin, en l'épouvantant.

Enfin, épuisé, ses forces vaincues, l'exorciste pousse un grand cri aigu spasmodique, se raidit et tombe à la renverse.

La cérémonie est terminée. On fait cependant boire au malade, par excès de précautions, les cendres des papiers jaunes sur lesquels ont été écrites les formules d'exorcisme, en les mêlant à une potion faite d'alcool de riz et d'une infusion de plantes balsamiques.

Si la guérison ne survient pas dans les jours qui suivent c'est que le mauvais esprit est plus tenace et plus pervers encore qu'on ne le supposait. Le danger n'en apparaît que plus grand pour le malade. On recommencera donc, de semaine en semaine, les exorcismes jusqu'à ce que, dans ce duel d'un genre particulier, l'un des deux principes soit vaincu, c'est-à-dire que le malade guérisse ou meure.

En temps d'épidémie, lorsque le mal s'étend sur toute une agglomération, on procède de façon différente. La

(1) Voir les numéros des 1er et 15 octobre.

puissance néfaste est manifestement trop forte pour qu'on songe à la violence. On emploie alors la douceur.

Dans les villages pauvres, on se contente de fabriquer un petit radeau sur lequel on entasse des victuailles, principalement du porc dont les esprits sont, paraît-il, friands, des gâteaux, des fruits, du vin de palmes. On orne ce radeau comme un autel; on le surmonte de petits étendards multicolores en papier de soie; on y allume des baguettes d'encens; on y dépose des sapèques d'étain et de cuivre. Enfin, on le porte, en grande pompe, auprès du fleuve voisin.

Après avoir attiré les esprits malins de la région, par toutes sortes de paroles aimables, d'invitations déférentes, de captieuses promesses, on les convie à goûter ce festin offert par la commune. Quand on suppose que les génies du mal ont été circonvenus et que, gloutons, ils se hâtent de se repaître, sans prendre garde au piège qui leur est tendu, on abandonne doucement le radeau au cours du fleuve.

Dans les communes plus riches et lorsque l'épidémie ou la calamité exigent, pour être conjurées, de plus grands sacrifices, on procède à des cérémonies somptueuses dans les pagodes. Ce sont les Pou-Tou, rites propitiatoires, si la colère des esprits est seulement appréhendée et qu'on veuille éloigner des malheurs futurs, ou expiatoires si le mal règne et qu'on tente de désarmer les courroux des démons.

Les cérémonies de Pou-Tou ont lieu la nuit, au milieu d'un grand concours de peuple, en présence des autorités de la région. Elles durent quatre jours et comportent des illuminations publiques qui consistent en éclairage des rues, des maisons particulières, des édifices publics et des pagodes, avec des lanternes de papier colorié, affectant des formes d'animaux extraordinaires.

Durant toutes les cérémonies, les bonzes officient, revêtus de leur longue toge de soie jaune, ayant à leur tête celui d'entre eux qui, par l'imposition du feu sur le crâne, a été proclamé saint, et dès lors jouit du privilège exclusif de porter une mître dorée, semblable à celle des évêques catholiques.

Le premier soir, ont lieu les cérémonies d'invitation. On apporte d'abord un petit sujet en carton qui représente un homme à cheval. Un bonze écrit en chantant une formule de politesse sur une feuille de papier jaune qu'il roule ensuite et passe dans la main du fantoche. Muni de ce libelle, le cavalier est jeté dans un brasero où il est incinéré avec sa monture. Ce personnage représente l'ambassadeur que la ville délègue auprès du trône de You-Houan, le dieu de Jade, pour l'inviter à la cérémonie. Les mandarins du lieu vont ensuite se prosterner au pied des autels, y déposent des baguettes de santal qu'ils allument et font chacun, lentement, neuf génuflexions respectueuses. On apporte alors cinq tuiles, qu'on place à terre, côte à côte, et qui figurent les régions infernales. Sur chacune d'elles sont jetées pêle-mêle des silhouettes en papier, simulant des esprits. Un bonze tourne autour d'elles, en psalmodiant, brise tour à tour, à coups de maillet, les cinq tuiles et emporte les silhouettes. Ce rite a pour objet de détruire les obstacles rocheux qui pourraient empêcher les divinités conviées de quitter les entrailles de la terre pour émerger sur le sol de la commune.

Afin d'indiquer aux esprits la route à suivre pour venir à la pagode, on hisse de loin en loin, aux arbres des environs, des globes lumineux sur lesquels sont inscrits des signes cabalistiques. Y a-t-il un fleuve dans les environs? On se rend en procession sur ses bords et on dépose sur ses eaux de petits vases en forme de fleurs, qui portent des lampions et qui constitueront les nefs sur lesquelles les esprits pourront prendre place.

La seconde soirée est affectée à la réception des esprits. Les invités sont arrivés. On brûle en leur honneur des monceaux d'encens; on incinère des liasses de papiers dorés et argentés. Tout autour du temple, on a dressé des boutiques en miniature où trônent des mannequins en carton, patrons et commis de ces magasins fictifs. C'est là que les esprits sont censés aller s'approvisionner de tout ce qui leur est nécessaire. Ils y trouvent tailleurs, chemisiers, cordonniers, coiffeurs, barbiers, pédicures. On leur offre des vêtements complets, du linge, des chapeaux, des chaussures, le tout figuré en papier et mis en étalage dans les boutiques de carton.

On les comble aussi de victuailles. Ce ne sont, sur des rayons superposés, qu'entassements de fruits, de viandes hachées, de poissons salés et fumés, pyramides de gâteaux de riz, montagnes de pains dorés, échafaudages de pâtes molles multicolores.

On veille à leurs plaisirs, en leur consacrant une fumerie d'opium et une maison de jeux, également en carton.

Dans un coin retiré de la pagode, derrière des stores pudiquement baissés, on leur a ménagé des appartements. D'un côté les hommes; de l'autre, les femmes. Ces réduits contiennent des nattes de paille, des oreillers de carton, des couvertures de chiffons. On y a aussi déposé des jarres pleines d'eau pour les ablutions et des feuilles de papier qui doivent faire office de serviettes.

Le troisième soir a lieu la réception proprement dite. C'est le jour du banquet. Les idoles de la pagode y assistent, placées en cercle autour de la table que servent les bonzes, ayant, en la circonstance, les fonctions de maître d'hôtel. Le festin est des plus soignés. Tout ce que peut fournir de plus raffiné la cuisine chinoise y est apporté. Les Chinois se surpassent en extravagances culinaires pour arriver à capter les esprits qu'ils veulent se concilier.

Après la consécration du festin, qui se fait à l'aide de prières et de cantiques, on allume un immense bûcher sur lequel on incinère toutes les offrandes, au bruit des feux d'artifice, au crépitement des pétards et à la lueur des fusées multicolores.

Enfin, le quatrième jour, on donne un second repas, mais plus modeste, aux esprits retardataires et aux impotents, qui n'ont pu assister aux agapes de la veille.

Les mêmes offrandes sont faites. Toutefois leur quantité est moins grande et il y a lieu de remarquer que, cette fois, on multiplie les sauces et les bouillies, attention délicate pour les esprits fatigués qui ne pourraient goûter aux mets relevés, et pour ceux des gnômes qui, décapités de leur vivant sur la terre, ne peuvent qu'ingurgiter dans leur cou béant des coulis et des purées.

C'est ainsi que les maux sont conjurés, les épidémies vaincues, les catastrophes évitées.

L'Empereur Kia-King, qui, au siècle dernier, avait imprudemment déchaîné un de ces démons, en faisant retirer une pierre qui le maintenait à l'ombre d'un puits où il se plaisait, dut, après avoir vu son Empire saccagé par la grêle et des tempêtes successives, faire amende honorable et replacer la pierre du puits, pour arrêter les calamités qu'il avait attirées sur son peuple, en mécontentant une puissance occulte.

(La Revue) PAUL D'ENJOY.

LES VOYANTES DU PASSÉ

ANNA-MARIA TAIGI

Si l'on voulait utiliser le merveilleux de la vie des saints on l'y trouverait en abondance ; mais les incrédules objecteraient qu'il est trop loin de nous, qu'il n'a pas subi le contrôle de la science moderne et qu'il est sans valeur. C'est une objection qu'ils n'oseraient pas soulever contre les faits si extraordinaires de la vie d'Anna-Maria Taïgi. Née de parents honnêtes mais pauvres, mariée à un homme du peuple et mère de famille, non seulement elle avait accepté la pauvreté avec résignation, mais elle y avait ajouté la mortification volontaire pour son salut et celui de son prochain. Dieu l'en avait récompensée par des faveurs spirituelles, surtout par un don insigne et sans exemple dans la vie des saints. Elle eut continuellement, pendant quarante-sept ans, la vision d'un soleil placé à une distance de 12 palmes au-devant de ses yeux et de 3 palmes au-dessus de sa tête.

Quand elle y jetait la vue, elle pouvait y distinguer le passé, le présent et l'avenir, ce qui se passait sur la terre, au ciel, dans le purgatoire et en enfer. Elle y discernait la situation physique et morale des différentes nations de la terre, la politique, les intrigues des cours, les complots, les révolutions ; elle connaissait même les prévarications des peuples et en même temps les fléaux qui allaient les châtier, tels que les tremblements de terre, les épidémies, les inondations, les guerres, et les époques où ils seraient envoyés : tout se vérifiait à la lettre. Si l'on était inquiet au sujet d'une personne, fût-elle aux extrémités de la terre, elle voyait distinctement, décrivait ses traits, sa physionomie, ses occupations actuelles et son passé : vérification faite, tout se trouvait exact, jamais on ne constatait la moindre erreur, bien que la personne lui fût totalement inconnue, qu'elle n'en eût même jamais entendu parler.

Elle n'avait fréquenté que l'école des sœurs, mais par son soleil elle possédait la connaissance de toutes les sciences. On lui posait les questions les plus ardues, elle en donnait immédiatement la solution la plus claire et la plus exacte, de manière à jeter les docteurs et les théologiens dans la plus profonde stupéfaction.

Si l'on recommandait à ses prières une personne défunte, aussitôt son sort lui était connu, elle pouvait dire si elle était au ciel, ou en purgatoire, les vertus récompensées, ou les fautes à expier : en général, elle gardait le silence, pour ne pas divulguer le sort de celles qu'elle savait perdues, pour ne pas causer de chagrin à leurs parents et à leurs amis.

Cette vue des souffrances de l'autre vie augmentait son zèle pour la conversion des pécheurs ; elle redoublait ses prières et ses pénitences ; aussi, que d'égarés elle a ramenés dans la bonne voie ! Elle réussissait là où d'autres avaient échoué parce qu'en dévoilant aux incrédules toutes leurs fautes elle leur donnait la certitude qu'ils ne pourraient les dérober aux regards du Souverain Juge et leur inspirait une crainte salutaire : *Initium sapientiæ timor Domini.*

Elle n'avait pas seulement le don de guérir les âmes, elle avait aussi celui de guérir les corps ; c'est par milliers qu'il faudrait compter les guérisons.

Jugeant, avec raison, que ce n'était pas pour elle seule que Dieu lui avait octroyé de telles faveurs, mais aussi pour l'édification et l'instruction de ses contemporains et même de la race future, Mgr Strambi plaça auprès d'elle un religieux très instruit et très pieux auquel elle devait tout dire par obéissance ; de cette façon, bien des faits extraordinaires ont pu être recueillis. Ils pourront s'ajouter à ceux de l'enquête qui ont été attestés sous le sceau du serment par des témoins de toute condition : prélats, nobles, savants, théologiens, hommes politiques, etc.

Nous allons citer quelques-uns des faits de la vie d'Anna-Maria Taïgi empruntés à sa vie, écrite par le R. P. Bouffier (1) ; ils suffiront à montrer de quel pouvoir il l'avait favorisée.

Allant un jour se confesser au P. Ferdinand de Saint-Louis, elle lui donna la nouvelle que son général, qui se trouvait en Espagne pendant la guerre, avait été massacré, avec son compagnon, après avoir subi de mauvais traitements, en allant d'un endroit à un autre qu'elle désigna, et qu'ayant tout souffert pour l'amour de Dieu, leurs âmes s'étaient envolées directement au ciel.

Un mois après des lettres de leur couvent d'Espagne les avertissaient de cette mort et leur donnaient les détails qu'ils savaient déjà par Anna Maria. Voyant que la première partie de la nouvelle s'était accomplie, ils ne doutèrent pas de l'accomplissement de la seconde, c'est-à-dire que leurs âmes étaient au ciel.

Elle n'a vu qu'un assez petit nombre de personnes aller directement en paradis, la plupart étaient des religieux d'une haute vertu.

De ses amis morts en odeur de sainteté ont néan-

(1) *Vie d'Anna-Maria Taïgi*, par le R. P. Bouffier,

moins passé pas le purgatoire pour des fautes auxquelles on n'attache aucune importance et que Dieu punit sévèrement.

Rencontrant le cortège d'un cardinal nouvellement promu, elle dit à son confident : « Aujourd'hui, grande pompe; dans un mois, au tombeau » ; en effet, un mois après, on enterrait le cardinal !

Le fils d'un négociant de Rome étant tombé gravement malade, ses tantes allèrent le recommander aux prières d'Anna-Maria. Elle leur dit : « Ne craignez rien cette fois; mais dans cinq ans, le jeune homme fera une chute de cheval, invoquez le nom de Jésus, et il reprendra connaissance ; faites-lui administrer les sacrements, car il mourra ; sa maladie d'entrailles est une de celles pour lesquelles il n'est pas de remède », L'une des tantes mourut, mais l'autre n'oublia pas la recommandation. Quand la chute de cheval eut lieu, elle observa la prescription, et tout se passa comme Anna-Maria l'avait annoncé ; puis l'autopsie fit voir la maladie d'entrailles indiquée.

Elle connut le salut d'un comte célèbre ; il obtint sa conversion pour avoir non seulement pardonné à son ennemi, mais pour lui avoir fait du bien ; toutefois comme sa vie avait été plus mondaine que religieuse, il devait passer en purgatoire autant d'années qu'il en avait passé d'inutiles en ce monde.

Lorsque le général Miollis commandait à Rome, elle annonça longtemps à l'avance le retour de Pie VII, dans ses Etats, alors que rien ne pouvait faire prévoir ce retour. Elle affirma qu'il officierait pontificalement dans Saint-Pierre le jour de la Pentecôte en 1815 ; Elle précisa les fêtes qui se donneraient à Rome à cette occasion : tout s'accomplit à la lettre.

Cet illustre pape étant tombé gravement malade, la pieuse femme le fit avertir de se préparer à la mort, alors que les médecins assuraient qu'il ne courait aucun danger ; l'évènement lui donna raison. A ce moment, elle indiqua toute la suite de sa succession ; elle signala surtout le long pontificat de Pie IX, ses épreuves temporelles et sa gloire spirituelle, telles que la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception et celle du dogme de l'Infaillibilité pontificale, elle annonça les persécutions que subirait encore l'Eglise, puis son triomphe si éclatant que les peuples en seraient dans la stupéfaction et que plusieurs nations rentreraient dans le sein du catholicisme.

(A suivre.) Dr L. Nooki.

Enquête de l'« Echo du Merveilleux » sur le Merveilleux et la Métapsychique

NOS MAITRES

Au cours de notre Enquête sur le Merveilleux et la Métapsychique, on se rappelle la très intéressante contribution de M. D.-A. Courmes au nom de la Société théosophique qu'il représente à Paris avec tant de dévoûment et de compétence. Nos lecteurs n'ont pas non plus oublié la chronique magistrale de notre éminent collaborateur Jules Bois sur le maître en nous et hors de nous.

A ce propos voici une lettre qui lui a été adressée dans nos bureaux par une personnalité féminine de la ville de Marseille, des plus intellectuelles, des plus discrètes et des plus respectées. Nous taisons sa signature par un excès de scrupule, mais nous publions une partie du texte, la plus impersonnelle, à cause de l'intérêt élevé et général qu'il a pour nos lecteurs.

Monsieur Jules Bois,

Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont empêchée de vous dire avec quelle satisfaction intime j'ai lu et relu votre article. « Le maître en soi, le maître hors de soi », « le dieu qui a passé et a éveillé la présence incompréhensible d'un autre dieu » c'est dans le développement émouvant de cette vérité ultime que vous avez solutionné les données contradictoires du problème troublant entre tous, celui qui régit mystérieusement les rapports de l'élite humaine avec l'Esprit.

On sent votre démonstration descendre dans sa pénétrante clarté des sources même de la vérité. Je vous remercie pour ma part d'avoir apporté à ma pensée, toute entière à une douleur infinie, ce bienfait d'une existence qui se rattache aux plus hautes réalités invisibles. J'ai aimé aussi la grande leçon que vous donnez aux avides d'inconnu, qui dans l'inertie de leur âme, veulent amener à eux le contact avec l'au-delà. Vous avez fait une bonne action en prouvant que cette recherche doit être subordonnée à la nécessité initiale du perfectionnement de la vie intérieure. En signalant avec éloquence le danger de cet occultisme dont les frontières ne peuvent être franchies que « par surcroît » après la culture des plus hautes facultés de l'âme, vous avez fait œuvre de préservation envers toute une portion de la mentalité actuelle avide de l'évasion sans rançon.

XXX.

NOS ÉCHOS

Prédictions sur M. Aristide BRIAND
ET LE ROI MANOEL

Chez Mme Roch

— Pouvez-vous me dire, Madame, quel sera le destin de M. Briand ?

— Volontiers. Confiez-moi sa date de naissance, et donnez-moi quelques jours.

— Impossible ; l'*Echo* va paraître... Vous avez bien un mode divinatoire plus rapide que l'astrologie ?

— Oui, je vois dans les cartes, les épingles ; de plus je suis un bon médium à l'aide du oui-ja...

— Très bien ; les épingles nous diront ce que sera la carrière politique de M. Briand, et les cartes nous dévoileront les secrets de son cœur.

— Volontiers.

De nouveau, j'incarne M. Briand, je prends les épingles, je les secoue, et les jette.

— M. Briand conservera le ministère, me traduit Mme Roch... Son destin est extraordinaire. Parti de bas, il monte très haut...Il n'est pas encore au sommet. Il y arrivera. Il y demeurera quelque temps, puis quelque chose d'imprévu, je ne peux définir quoi, surviendra... et je crains que la chute ne soit aussi rapide que l'élévation.

— Bien, maintenant étudions le côté sentimental.

Je tire 13 cartes, Mme Roch les étale, puis étudie leurs diverses combinaisons.

— Trois femmes à l'heure actuelle se disputent son cœur ; deux ont l'espoir de porter son nom. — Vers laquelle ira-t-il ? Il me paraît perplexe... Pourtant, je crois qu'il se décidera pour la beauté ; d'ailleurs de la plus grande distinction .. *Je le vois heureux.*

Chez Maya la Voyante

Toujours aimable, la devineresse se récuse cependant, lorsque je la mets au courant de ma visite.

— Je ne veux pas m'occuper de politique, me dit-elle, c'est trop scabreux. D'ailleurs je ne me crois pas le droit de livrer à la publicité la consultation que je pourrais donner à M. Briand ; je maintiens seulement ma prédiction faite en janvier. *Changement de Ministère.*

— Et pour le Portugal, Madame, avez-vous une prédiction ?

— La République demeurera le gouvernement définitif. Après un séjour dans divers pays d'Europe, notamment en France, le roi Manuel se fixera définitivement en Espagne (?!)

C'est tout ce que veut me confier l'aimable voyante. Elle me rappelle ses prédictions anciennes, m'assurant que dix-huit se sont réalisées.

Mme MAURECY.

Le tombeau de Nostradamus
est retrouvé

On vient de retrouver le tombeau de Nostradamus, nous en devons la nouvelle au *Petit Marseillais*.

A Salon, un certain nombre d'ouvriers sont occupés, en ce moment, à la démolition d'un îlot de maisons fortement ébranlées par le tremblement de terre et situées entre la rue d'Hozier et la rue Sénèque.

Dernièrement, ils découvrirent des ossements humains dans la partie contiguë à l'église du couvent, qui était autrefois un cimetière. C'est le tombeau du célèbre astronome que le pic du démolisseur vient, cette fois, de mettre à jour.

Ce tombeau fut construit du vivant de Nostradamus; lui-même en surveilla les travaux et le fit établir dans l'épaisseur de la muraille de l'église, entre la porte d'entrée, reconnaissable encore au dallage qui coupe le mur, et l'autel de sainte Marthe, dont quelques vestiges apparaissent aussi sur la droite.

Il était de la hauteur d'un homme de taille moyenne, d'une longueur d'un mètre environ sur une largeur de quatre-vingts centimètres. C'est ce qui donne créance à la légende qui veut que Nostradamus ait été enterré debout.

On sait comment il s'était installé à Salon.

Il avait étudié la guérison de la peste. On lui prêtait des cures merveilleuses. Certains cas de contagion s'étant déclarés à Salon, en 1547, les consuls lui demandèrent de venir les vérifier. Il y reçut un si bon accueil qu'il s'y fixa et s'y maria. Le 7 juin 1566, sentant sa fin prochaine, il faisait son testament, se confessait avec la piété la plus édifiante et recevait le viatique. Le 1er juillet au soir, le F. de Chavigny, son ami et son élève, qui l'avait soigné toute la journée, ayant pris congé de lui par ses paroles : « Maître, à demain », il lui répondit : « Vous ne me reverrez plus en vie au soleil levant ».

Quand on est Nostradamus et qu'on a prononcé un tel oracle, on sait ce qui vous reste à faire.

Au soleil levant, Nostradamus était gisant sans vie sur un banc, à côté de son lit.

Naturellement on a voulu voir cette prophétie dans ce vers de l'une des centuries, où l'on voit tout ce que l'on veut, quand on y regarde avec les yeux d'une certaine foi.

Trouvé mort près du lict et du banc.

Ses funérailles eurent lieu le jour même de sa mort, qui était celui de la fête de la Visitation de Notre-Dame. Son

deuil fut conduit en grande pompe. Il fut enseveli dans le tombeau qu'il avait fait construire, depuis plusieurs mois, à l'église du couvent des Cordeliers.

Sa veuve y plaça cette inscription :

A Dieu très bon et très grand :
Ici reposent les os du très célèbre
Michel Nostradamus,
le seul, au jugement de tous les mortels,
digne d'écrire d'une plume presque
divine, d'après l'influence des astres,
les événements futurs du monde entier.
Il a vécu 62 ans 6 mois et 17 jours.
Il mourut à Salon l'an 1566.
Que la postérité ne trouble pas son
repos.
Anne Ponsard, sa moitié, de Salon,
souhaite à son époux la vraie félicité.

Quelques années plus tard, l'aîné de ses fils surmonta le tombeau du portrait de son père et du sien.

En 1791, une curiosité sacrilège fit violer la bière. Il paraît qu'on recueillit quelques restes, des reliques éparses qui furent portées à l'église Saint-Laurent, avec les deux portraits qui y sont toujours.

Le couvent des Cordeliers, déclaré bien national, devint une propriété privée. Les hasards d'un terrassement viennent de nous rendre le tombeau vide.

La Révolution, la Terreur, le viol de son sépulcre et le geste de ce fier sans-culotte qui but à sa santé dans son propre crâne : le bon Nostradamus qui avait prédit tant de choses n'avait pas prédit celles-là.

LES AVALANCHES
et les facultés métapsychiques des chiens et des chevaux

« Les habitants de ces passages (ceux des avalanches) racontent de merveilleuses histoires au sujet de la faculté instinctive de prévision de divers animaux, qui pressentent la chute des avalanches, et l'on pourrait presque dire, les prophétisent. Ainsi, il est notoire que sur les pentes qui sont visitées régulièrement, en quelque sorte, par les avalanches, la neige porte rarement, ou presque jamais, des traces de chamois. — Les habitants des auberges et hospices de montagne affirment que, peu avant la chute d'avalanches de poussières ou de coups de tempête, les choucas (sorte de corneilles) des montagnes descendent des hauteurs et se réfugient auprès des habitations humaines et volent tout autour en jetant des cris de détresse.

« Les chiens de montagne, dressés pour partir à la recherche des voyageurs en détresse, présentent, paraît-il, également une vive inquiétude peu avant l'arrivée d'avalanches ou de tourbillons de neige, et sur le Simplon on a vu des chiens qui hurlaient avec force et demandaient à sortir pour partir à la recherche des victimes possibles.

« Mais, ce sont surtout les chevaux qui possèdent cette faculté de prévision. Déjà, en parlant des tempêtes de neige, nous avons vu que le cheval, avant l'arrivée de l'orage, fait sans y être invité, de suprêmes efforts pour avancer plus vite et atteindre, si possible, la maison protectrice. Jadis, un cheval, qui a fait régulièrement, durant de longues années, un service de fardier par dessus le col de Scaletta, opposait toujours une résistance opiniâtre quand il pressentait la



PORTRAIT DU D[r] MAUCHAMP

Le héros de Marrakech dont nous allons publier bientôt des études inédites, très exactement documentées sur place et vraiment sensationnelles à propos de la « Sorcellerie au Maroc ».

chute d'une avalanche, alors que, d'habitude, il était l'animal le plus patient et le plus docile du monde. Les conducteurs, qui avaient en lui une grande confiance pour ce motif, s'en rapportaient toujours à lui, lorsque le temps était douteux. Un jour, en hiver, ce même cheval devait conduire, par ce col, des voyageurs en traîneau, et, quand on fut arrivé à un certain point, rapproché de la partie la plus élevée du col, il refusa énergiquement d'avancer. Le voyageurs, fort peu raisonnables, et le cocher trop con descendant, employèrent la dernière violence pour faire avancer le cheval. Enfin, après avoir témoigné par ses hennissements de son indignation contre la déraison de l'homme, il tira de nouveau, en y employant toutes s s forces, pour échapper par la rapidité de sa course au danger menaçant. Quelquees secondes de plus, et tout craquait et tout croulait : — l'avalanche aurait enseveli les voyageurs avec le fidèle et prudent animal. » (Article de la Revue *Die Ubersinnlicht Welt*, traduit par le *Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy*.)

UN FAUX MIRACLE DES GRECS ORTHODOXES

dénoncé par les assomptionnistes

(LE FEU DU SAINT SÉPULCRE)

Une revue dirigée par les Pères assomptionnistes vient de faire une critique très courageuse d'un miracle qui s'accomplit chaque année, la veille de Pâques, au Saint-Sépulcre de Jérusalem. Il s'agit du feu du ciel qui descend dans le tombeau du Sauveur.

Voici comment la chose arrive. Le peuple, entassé dans la basilique, fait des rondes autour de l'édicule où se font face les deux petits sanctuaires qu'on nomme le tombeau proprement dit et la chapelle des anges. Au cours de ces rondes on chante des litanies, jusqu'à l'arrivée du clergé, qui précède le patriarche. Dès que débouche le cortège patriarcal, les soldats turcs lui font place à grands coups de bâton.

A ce moment le patriarche, dépouillé de ses habits liturgiques, pénètre avec deux évêques dans le tombeau. Le pacha turc les y enferme, met la clé dans sa poche et va s'asseoir en face. Alors tout le monde fait des prières pour obtenir que le feu du ciel descende dans le tombeau. De temps en temps, un des évêques enfermés avec le patriarche, passe la tête par une des deux lucarnes latérales, et dit aux fidèles de redoubler de prières, pour que le miracle ne tarde pas trop. Quand le patriarche est las d'attendre, il frotte une allumette, allume une torche, l'agite dans le tombeau. La foule, qui voit des lueurs par les lucarnes, comprend que le feu est descendu, on ouvre les portes, le patriarche paraît avec sa torche, le peuple y allume des paquets de cierges, et chacun emporte ces cierges comme des objets miraculeux, en même temps que les hommes s'empressent de se brûler les bras, les jambes, la poitrine, etc...; les femmes aussi tâchent de se flamber.

La même cérémonie se renouvelle chaque année depuis des siècles. « Je crus à une vision de l'*Enfer* du Dante », a écrit un voyageur. Et de fait, ajoute la revue des assomptionnistes, « il semble que tout l'enfer ait pris rendez-vous dans ce lieu, le plus saint de toute la terre. » On a, dit-elle, « l'horrible vision du temple où les divinités d'Hadrien recevaient l'hommage d'une foule insensée..., comme si le démon, furieux de la défaite qu'il sait toute proche (la Résurrection du Sauveur), faisait un effort suprême pour ressaisir sa proie. »

Là-dessus, les Pères assomptionnistes posent une question : « Miracle ou supercherie? » Ils n'hésitent pas à répondre : « Quand on a vu ce feu, est-il encore possible d'y croire? La foi de ces pauvres gens doit être bien robuste, pour leur faire affronter tant de périls, dans l'unique but d'assister au miracle. Mais surtout, est-il croyable que le clergé ne veuille pas éclairer son peuple?

« Le peuple, disait le patriarche en 1831, ne met aucun doute que le feu ne descende du ciel ; pourquoi chercherions-nous à lui prouver le contraire? » Mais cette explication ne contente pas les assomptionnistes : « Toute ingénieuse qu'elle soit, elle peut sembler déloyale. Les bons pèlerins sont heureux d'assister à ce spectacle. Mais le désir de ne pas leur faire de peine est-il la seule raison qui fasse agir les prêtres? »

La vraie raison se découvrit vers le milieu du siècle dernier. Cette année-là, le pacha turc voulut s'enfermer dans le tombeau avec le patriarche, pour mieux voir le miracle. Les assomptionnistes assurent que le feu du ciel ne descendit pas et que, comme la foule donnait des signes d'impatience, le patriarche dut se jeter aux pieds du gouverneur, avouer la supercherie, et lui dire : « Excellence, si nous n'avions pas le feu sacré, nous n'aurions point de pèlerins pour nous aider à vivre et payer les impôts qui vous sont dus. » Excuse si pertinente que le pacha promit son silence, moyennant, toutefois, une amende de 12 000 piastres.

Depuis longtemps, des bons catholiques protestent contre le miracle du tombeau. Le récollet Surius, qui visita Jérusalem en 1644, raconte dans ses mémoires que « l'illustrissime évêque de Stagno invita un jour à dîner le patriarche et plusieurs autres supérieurs... ; (il) leur demanda pourquoi ils trompaient si malicieusement le peuple... Il répondit que, sans cela, ils ne pourraient vivre ».

Cette fête, dit la revue des assomptionnistes, « qui serait plaisante dans un cirque ou quelque théâtre de faubourg, fait monter les larmes aux yeux... Devant un sépulcre pour lequel, il y a huit cents ans, l'élite du monde versa son sang, n'y aurait-il pas mieux à faire que de jouer pareille jonglerie? Depuis longtemps déjà, la question se pose, mais avant que l'on ait supprimé cet abus, bien des années, sans doute, passeront sur l'immuable Orient ».

L'ARCHIDUC JEAN-SALVATOR ÉVOCATEUR

Sait-on que le spiritisme est une des causes de la rupture du célèbre archiduc avec l'empire et l'empereur,

« *Tout séparait déjà de la cour l'archiduc Jean-Salvator : ses rêves et ses croyances ; il avait eu l'idée de poser sa candidature au trône de Bulgarie. Mon beau-frère Ferdinand, le tsar d'aujourd'hui, servait alors sous ses ordres, dans l'armée autrichienne. Quand Ferdinand fut choisi, il s'inclina. Mais je crois qu'il en conserva une profonde blessure.*

« *Dans cette cour si traditionnelle, il était passionné pour les recherches sur l'au-delà. Avec Rodolphe, ils organisèrent des séances de spiritisme. Je me souviens qu'ils avaient découvert un médium, un nommé Helmbach. Il mit son palais de Vienne à sa disposition, et ce fut un grand scandale. Grâce à Helmbach, des coups retentissaient contre les murs, des souffles froids passaient sur les assistants, et dans la salle obscure d'étranges lueurs voltigeaient. L'archiduc, indifférent aux bruits du dehors, se penchait sur ces problèmes, non par amour puéril du merveilleux, mais par désir sincère de savoir. Un jour, on découvrit que le médium Helmbach était un fraudeur. Ce fut un coup pour lui. Indifférent au blâme, il ne put supporter les sarcasmes, et l'éclat de rire de toute la cour lui fut insoutenable.*»

AVIS A NOS LECTEURS

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro une étude de Mme Maurecy sur divers phénomènes de voyance obtenus par Mme de Poncey.

Pour répondre à de très nombreuses sollicitations qui nous viennent de tous côtés, nous publierons dans notre prochain numero la suite d' « UNE CONVERSION RETENTISSANTE ».

ÇA ET LA

Est-ce seulement un rêve?...

Tel est le titre d'une vision ou d'un rêve fait par une jeune fille qui signe M. E. E. dans un récent numéro du *Light* et dont voici le résumé :

« J'ai perdu mon père dans les circonstances malheureuses, c'était pour moi le meilleur, le plus aimable des pères.

Quelques semaines après sa mort, je fus éveillé de très grand matin par un léger craquemen et je sentis sur mon visage un froid courant d'air.

Ouvrant les yeux, je vis mon père debout à côté de mon lit.

Il était si vivant en apparence que j'oubliai tout à fait qu'il était mort depuis quelques semaines et que je poussai une exclamation de surprise : « Mon père! que faites-vous ici?... » Il me regarda tristement, disant : « Je désire vous parler, ma fille, mais pas ici, venez avec moi. »

J'eus un instant de frayeur et je répondis : « Père, je ne veux pas vous suivre, je sens le froid. »

Il leva sa main droite avec son index en l'air, il répéta : « J'ai quelque chose à vous dire, vous *devez* m'entendre, venez. »

Je ne fis plus de résistance et je le suivis, tranquille en apparence.

Nous traversâmes l'espace rapidement et en silence et soudain nous nous abattîmes comme des oiseaux dans un immense terrain avec arbres, verdure et pâturages. Nous nous trouvions sur une sorte de terrasse qui dominait une rivière serpentant à perte de vue dans ces pâturages.

Mais un froid humide, un brouillard épais, couvrait tout cela et donnait une sensation de glace jusqu'aux os et une impression de tristesse inexorable.

Mon père sourit tristement, me prit doucement par le bras et d'un bond je franchis avec lui l'espace qui séparait de la rivière, Je frissonnais de froid et de peur, la vue de toutes ces verdures et cette rivière voilées comme d'un linceul, me glaçait.

Soudain mon père se retourna et me regarda face à face.

Regardez bien, ma fille, ce lieu si humide, si froid, si brumeux, si douloureux, si étrange... Voyez là-bas, la brume s'écarte un peu, mais on est toujours dans les ténèbres... N'oubliez jamais ce lieu *où je suis*...

Et m'indiquant le coin du brouillard qui semblait vouloir se dissiper sur un espace très petit, il dit :

« Regardez là-haut, à présent... l'éclat du soleil est à Dieu!... »

Et comme il disait cela la prairie devint claire, le soleil parut, et la rivière fut éclairée de ses rayons.

Quelque chose m'empêcha de répondre. J'étais saisie, ce tableau était merveilleux. Je reportais mes yeux sur mon père. Il semblait vouloir me quitter, je criai : « Restez père!... ». Mais sans répondre à ce cri, il dit : « Ma fille, je veux aller dans la lumière!... Priez Dieu pour moi!... » Il disparut dans la brume et le brouillard qui, de nouveau, avaient remplacé le soleil.

De suite, je sentis que je m'enlevais de terre très haut avec une impression de grande légèreté dans tout mon être.

Depuis cette vision ou ce rêve je vis, j'espère et je prie en regardant vers Dieu qui, seul, peut donner la lumière, la chaleur et le repos aux âmes disparues. »

M. E. E.
(*Light, juillet* 1909.)

NOTRE COURRIER

Parmi les collaborateurs de l'*Echo* qui ont étudié les prophéties, M. Timothée est, sans conteste, l'un des plus érudits. Je me permettrai de lui demander s'il pourrait m'indiquer la source d'une courte prophétie, que je crois authentique, mais dont ma mémoire a oublié l'origine.

La voici : La République tombera dans un tel discrédit, les républicains deviendront l'objet d'un tel mépris que personne ne voudra plus avoir été républicain ; on dira : j'étais républicain parce qu'on était en République.

Je profiterai de l'occasion pour féliciter M. Timothée d'avoir fait l'éloge de l'abbé Torné. Désigné par Nostradamus pour être l'interprète d'un grand nombre de ses quatrains prophétiques, il a dépensé, pour les rendre clairs aux yeux de ses concitoyens, une somme de travail incroyable, il s'est fatigué le cerveau au point que la fatigue a entraîné la mort. Je puis l'affirmer. Je l'avais connu plein de santé. Quelques années plus tard, passant par Paris pour aller en Angleterre, j'avais voulu le saluer. Je l'ai trouvé en proie à une vive excitation cérébrale qui m'inquiétait, ainsi que son mdecin. Il m'avait néanmoins reconnu ; j'espérais que le traitement et le repos ramèneraient le calme. Quelques jours plus tard, à mon retour, je ne l'ai plus revu ; il avait déjà succombé, tant le mal avait fait de rapides progrès. Il est mort victime du travail opiniâtre où l'avait poussé sa conviction profonde ; il voulait prouver à ses concitoyens que Dieu avait révélé à Nostradamus toute l'histoire future de la France, et que, malgré les apparences, elle était encore appelée à de brillantes destinées. Il s'était usé à cette tâche. Grâce à lui, Nostradamus est mieux connu ; mais combien de gens, même instruits, croient encore que c'était un simple faiseur d'almanachs !

On ne croira qu'il est vraiment le prophète national que quand on verra le grand monarque accomplir les hauts faits qu'il a si bien décrits à l'avance.

Dr L. Nooki.

Le Gérant : Mme Gaston Mery.

Paris. — Imp. R. Tancrède, 15, rue de Verneuil.